

TEMPOIGNAGES TEMPOIGNAGES TEMPOIGNAGES TEMPOIGNAGES

- Je ne peux pas leur faire de reproches, il y avait tout dans le frigidaire, ils cuisinaient, lavaient, travaillaient pour moi, payaient tout. Mais le téléphone était cher, ils hurlaient quand je téléphonais et puis on ne payait pas la bouffe aux enfants d'autrui, ils n'avaient qu'à rester chez eux. Ils avaient pourtant raison, les deux rationalistes. Chacun travaille pour soi, après moi le déluge.

J'avais emprunté des livres sur la psychologie, je faisais de la méditation avec quelques copains, je racontais parfois de mes problèmes, et finalement j'avais rempli toutes les conditions pour être considérée comme dingue, perverse, complexée etc.

A l'école on ne parle pas de telles choses, en tout cas ça n'intéresse personne, aussi peu que les parents. Peut-être avais-je vraiment l'air bête, un caractère faible, drôle de visage, ma voix n'était pas forte, je n'avais pas d'idées géniales, ne savais pas blaguer. J'arrivais à comprendre pourquoi ils m'ignoraient. Et pourtant il y avait ce monde formidable qui riait, s'embrassait, se confiait des secrets. Peut-être c'était aussi la faute des autres qui n'étaient jamais tristes, qui étaient durs, ne comprenaient rien à des problèmes, à mes problèmes. J'avais peur de leur parler. En tout cas j'immergeais dans un abîme de rires superficiels. Je me retirais, je pensais ne plus avoir besoin d'eux.

Personne ne vint vers moi, celui qui se retire n'existe déjà plus.

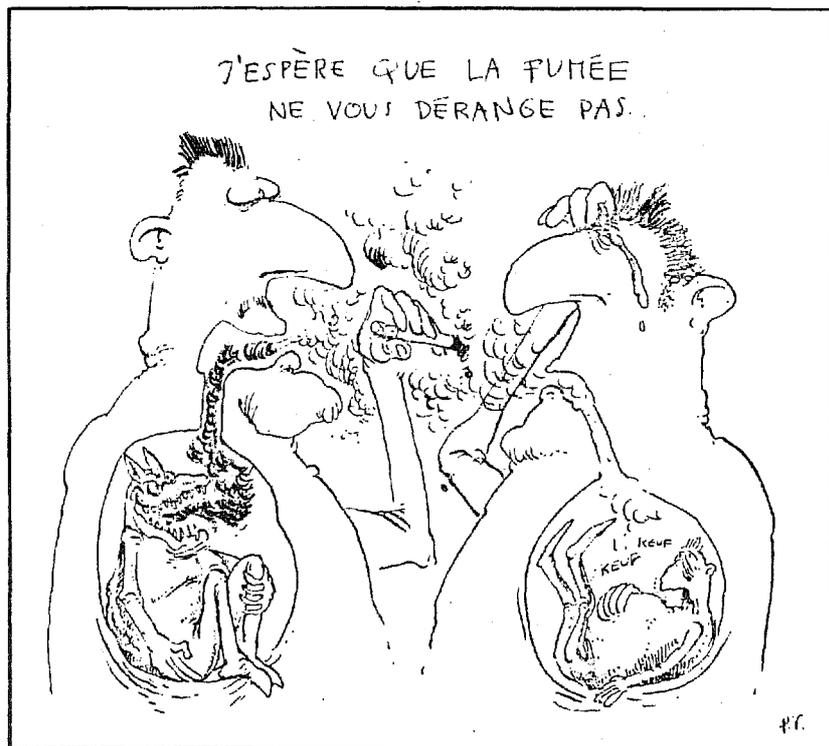
Il faut trouver qch. de nouveau pour sortir de cette mauvaise peau, devenir sûre de soi-même. Parfois j'avais envie de rester couchée comme morte sur un trottoir, de parler à des gens qui étaient mal habillés,

qui avaient l'air flou, triste, comme moi. Ils n'avaient pas d'exigences à m'adresser, ils parlaient d'autre chose que les parents et les autres enfants. Ils fumaient et s'acceptaient même si personne ne parlait.

J'établis peu à peu le contact avec quelqu'un d'entre eux, parfois j'avais l'impression que je n'existais pas pour eux, parfois ils m'écoutaient sans mot dire, mais du moins je n'étais pas réprimée. Si on ne m'acceptait pas c'était en tout cas pas à cause de mon physique, parce qu'ils étaient eux-mêmes délabrés. Tout est normal à condition qu'on fume avec eux, on appartient à eux, on était protégé par eux, assuré contre le rire moqueur et supérieur des autres. Mais peut-être ils ne se souciaient pas de moi.

Quand je venais en classe je me taisais, je me sentais tellement bien, du moins, j'avais plus d'expérience qu'eux, ils n'avaient sûrement même pas entendu le nom de "Shit", ils ne connaissaient rien. Je riais en moi-même. Je n'avais plus envie de parler à mes parents, ils étaient bêtes, ne comprenaient rien, mais il fallait leur montrer que moi je changeais malgré eux, que je m'enrichissais d'expériences, d'opinions plus fixes. J'avais trouvé qch. de mieux, je m'habillais comme mes amis, ceux en classe m'ignoraient toujours mais du moins j'avais gagné une supériorité qu'ils ne pouvaient plus annuler.

Je pouvais librement sortir de moi-même, la drogue m'emportait, me supportait, me protégeait contre la société, me remplissait d'idées que je pouvais raconter, me fit rire en moi-même, parfois avoir peur de moi-même. Je me séparais des clichés de la société, leur mentalité me dégoûtait.



in: greggi 2

Pierre Thomé (1986)
Luxembourg

Mais de cette façon je supportais plus facilement les problèmes, je me sentais bien dans mon apathie. La drogue n'a jamais pu remplacer l'amitié, l'amour, la solidarité, elle n'a jamais donné la réponse cherchée aux problèmes. Elle m'a donné accès à ma société à part, qui était aussi faible que moi-même, qui ne savait pas non plus de réponses aux problèmes, qui n'était pas non plus capable d'entretenir des relations humaines. Elle ne me sortait pas de la flemme, elle me fortifiait dans ma flemme, j'y cherchais et trouvais une identification, mais pas de progrès.

L. est resté chez eux, il y est encore toujours. Il dit qu'il faut plutôt partir dans la drogue que de mourir d'une autre façon. "En tout cas, il y en a beaucoup qui meurent à 20 ans dans un accident, moi je peux vivre peut-être encore 20 ans avec la drogue", dit-il. Parfois je le rencontre, on fait un tour en voiture, aussi vite qu'on peut, la musique hurle, on rit aux éclats. C'est pas mal, c'est une joie comme une autre, mais une des seules joies de L.

Mais si je t'enlevais ta voiture, tes quelques grammes, si je te disais de marcher dans la forêt ou de lire un livre, tu t'emmerderais encore de ta solitude. Parfois j'ai l'impression que tu vas mal, parce que tu ne sais quoi faire, quoi penser, il n'y a plus rien en toi, t'es vide, mais tu ne l'admet pas, j'ai toujours pensé que la drogue ne devait pas m'achever, me vider de moi-même.

La drogue n'est capable de remplacer rien, elle ne m'a aidé qu'à supporter une période plus difficile, elle m'a aidé à comprendre ceux qui se trouvent vraiment dans le désespoir. Pour moi la drogue reste un monde à part. Il est formidable de voir le monde sous une autre lumière, à condition de rester à même de le voir et d'y vivre sous la lumière ordinaire.

Je vois des enfants au Walter, 13,14,15 ans, ils veulent tout essayer, je les comprends, il leur faut bien l'essayer car c'est la mode de fumer. Les autres le font aussi: La plupart d'entre eux n'ont pas d'expérience, n'ont jamais eu un bout de "Shit", on peut leur vendre n'importe quoi, à n'importe quel prix. Quand j'entraais au W. je voyais quelques-uns qui vomissaient, traînaient par terre. On leur avait vendu du sucre peint, des bouteilles de sirop à toux etc. C'était bien de la merde, profiter de l'ignorance des autres. Mais c'est facile; si t'as les cheveux soignés, habillé comme tout le monde on te donne vite le sirop à la pharmacie. Si tu veux apporter de l'herbe de l'étranger t'as qu'à te couper les cheveux, réparer ta voiture, on te laisse passer. Ce n'est que d'après l'apparence que tu es classé. Mais une fois pris par la police tu te gâches tout.

Quand je regarde notre société, l'indifférence parmi les gens, toute l'importance attachée au bien-être matériel, leurs passe-temps dans les discos, j'ai envie de croire au non-sens d'une vie. A l'école on avale tout ce qu'il faut savoir, on n'est stimulé ni pour travailler, ni pour établir des raisonnements nous-mêmes. J'ai à digérer une masse d'informations qui ne m'aide à rien dans mes relations humaines. Et pourtant c'est à moi qu'on accorde une faveur, c.-à-dire une bonne place si j'ai le plus d'exams faits. Je ne collabore donc pas avec les autres, mais travaille seul pour moi. Seul, c.-à-dire contre eux. Ainsi j'arrive à comprendre une amie qui en sortant de la prison à cause d'une affaire de drogues, voit

questions d'un enseignant

un élève cache honteusement
une ecchymose sous l'oeil droit
caresse asociale de parents en détresse

comment expliquer alors
l'accord du participe

une élève est absente ce matin
sa vie déçue est menacée
par une over-dose d'héroïne

comment disserter alors
sur le discours indirect

un élève n'a pas ses livres
son père est en chômage
sa mère à l'hôpital

comment exposer alors
la subordonnée relative

une élève dort en classe
elle a passé une nuit blanche
à veiller son père ivre mort

comment initier alors
au plan rédigé

un élève à jeun attend transi
devant la grille fermée de l'école
depuis sept heures du matin

comment parler après
des beautés d'une métaphore

une élève vient d'être embarquée
elle prostituait à l'ombre de la nuit
son corps pour un gin fizz

comment parler après
de substitution pronominale

comment alors ne pas fermer les livres
comment alors ne pas ouvrir les yeux

P.S. tous les faits sont authentiques

phil sarca
"germinal"

tout ça, ne se trouve acceptée nulle part. Plus de boulot, on est ignoré, réprimé. Elle part finalement à l'étranger, espérant y avoir plus de chance. Elle n'a plus rien à perdre, pourquoi donc ne pas continuer à se droguer. En tout cas tout semblé raté déjà. Je sais qu'elle était contente qu'on lui parlait. Elle était seule ou revenait vers ceux qu'elle connaissait. Parfois je la rencontrais par hasard, on se parlait. Je lui racontais de moi, tout librement, je parlais de mes problèmes. Sans exiger n'importe quoi d'elle, je parlais comme si moi-même je n'avais rien à perdre, et pourtant je mettais toute ma confiance en cette amie. Elle commençait à me raconter de la même façon de sa vie. Je croyais qu'elle avait cherché une solution, mais ne l'avait trouvée; je ne pouvais lui montrer autre chose sans exiger qu'elle l'imite. Mais il fallait lui donner la chance d'entrevoir une autre vie. Je ne sais pas si je l'aidais, je lui parlais tout en la considérant comme quelqu'un portant en lui les mêmes qualités positives que moi, que tous les hommes.

On se promenait, on parlait de rêves, de problèmes, de nos sentiments et pensées. N. ne fumait plus, pourquoi fumer à ces moments où on savait si bien conver-

ser, pas de temps pour fumer, pas besoin de fumer. C'était déjà un détail qui me remplissait de joie, qui me dit qu'il y avait du sens dans le contact humain, de l'espoir à vaincre la drogue. Je me rendais compte qu'il fallait annihiler la drogue dans sa fonction de remplaçant pour n'importe quoi. Mais il ne fallait surtout pas moraliser. Il fallait donner de l'amitié, confiance, une aventure humaine d'un autre genre.

Je n'ai pas perdu de vue la drogue. Elle existe toujours mais n'est qu'un monde à part qui m'apprend à connaître la vie et moi-même d'un autre aspect. La drogue est pour moi comme qch. qui m'attire, m'intéresse, un univers au-dessus du réel. Elle ne me remplace ni amitié, aventure, méditation etc. elle m'enrichit de qch. que je ne peux connaître sans la drogue.

Un ami me dit: "Eh bien, tu crois que chacun qui prend de la drogue a des problèmes?" Il rigole. "Non, mais je crois bien qu'il y avait qch. qui te manquait, qui t'a poussé à la drogue. Peut-être tu ne te rendais pas compte de ce que c'était."

Quand je parlais à P. on inventait des mots, de nouvelles associations de mots, des phrases bizarres, on inversait le sens. P. récitait des phrases de Baudelaire, de Verlaine. C'était toujours une rencontre "surréelle" qui me fascinait, m'étonna, mais c'était bien de cette façon que la drogue avait changé l'esprit de P. Riche en imagination, en spontanéité infantile, les gens le regardaient quand il passait sur la "Plëss" avec son chat, sa souris, qu'il fit tourner sur le sol. Il était resté ou redevenu enfant, se sentait d'un côté supérieur au cynisme des adultes, d'un autre côté il manquait de contact. On ne peut pas montrer aux gens que leurs paroles sont vides de sens, leurs opinions personnelles des opinions-clichés, bien vendues et achetées. On ne peut pas perturber le schéma de leurs phrases par des mots imaginés, des vers de poètes. Ils vont t'envoyer chez le psychiatre.

Les sentiments de spontanéité, d'absurdité, de désespoir etc. ont soigneusement été masqués par le cadre de la société. La drogue détruit ce masque, nous montre le mal qui se cache derrière lui.